

XYZ. La revue de la nouvelle

Pension pour jeunes filles

Jeanne Robert



Numéro 43, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4491ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, J. (1995). Pension pour jeunes filles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (43), 47–54.

Pension pour jeunes filles

Jeanne Robert

C'était un soir de juillet torride. Étendue sur mon lit, je lisais en attendant le sommeil lorsque j'entendis des voix qui montaient de la rue — d'abord des sanglots étouffés puis cette exclamation :

« Y peut bien retourner dans son trou, le salaud ! »

Il y eut des bruits de clés. La porte d'entrée s'ouvrit et se referma. Au bout d'un moment, le silence se rétablit. Je supposai qu'une des pensionnaires — Mari-Lou probablement — s'était querellée avec son amoureux et sans penser davantage à cet incident, je m'endormis.

Le lendemain matin, en descendant déjeuner, je trouvai Mélanie dans le hall en compagnie d'une inconnue aux cheveux d'un roux flamboyant.

« Je te présente Esther. Elle vient habiter avec nous pour quelques semaines.

— Le temps d'me trouver du travail... »

La nouvelle venue était petite, presque chétive, et la robe noire à manches longues qu'elle portait malgré la chaleur accentuait cette impression. Le trait le plus remarquable chez elle, c'était ses cheveux. Bouclés et couleur de feu, ils auréolaient un visage autrement insignifiant.

« Je n'ai pas encore présenté Esther à notre logeuse. »

Quand Madame R abordait le sujet de sa pension pour jeunes filles, elle tenait invariablement le même discours, se vantant d'avoir offert l'hospitalité à des filles de diplomates, de ministres, de nobles, etc. Malheureusement, les temps avaient changé et, aujourd'hui, elle devait se contenter de loger les

plébéiennes que nous étions. Elle maintenait néanmoins des règlements d'une autre époque. Ainsi, aucun garçon ne pouvait pénétrer dans la maison. Elle avait même institué un couvre-feu (que personne ne respectait, à son grand dam) pour empêcher les irréductibles de s'attarder dehors après minuit.

Madame R n'était pas — et n'avait jamais été, à notre connaissance, du moins — mariée. Elle affirmait pourtant qu'un jour, abandonnant auprès de nous son rôle de mère adoptive, elle épouserait quelque riche soupirant que personne n'avait vu mais qui, brûlant pour elle d'une passion sans borne, lui avait offert en gage de fidélité l'énorme solitaire qu'elle portait à l'annulaire gauche.

Dans la cinquantaine avancée, Madame R était petite, ronde et blonde comme les blés, ce qui faisait dire à certaines pensionnaires peu charitables qu'elle portait une perruque. Son penchant pour les bijoux clinquants nous permettait de l'entendre venir de loin et de nous esquiver pour éviter ses discours sur les splendeurs passées de sa maison ou sur les mœurs dissolues des nouvelles générations.

« Mademoiselle Lanson, vous passerez à mon bureau après le petit déjeuner pour que nous réglions certains détails concernant l'installation de Mademoiselle... »

— Duquette, lui souffla Mélanie.

— Duquette, oui, bien sûr. »

Notre logeuse s'interrompit un moment et laissa peser son regard sur Esther.

« Vous devez comprendre, mademoiselle... »

— Duquette, reprit Mélanie.

— ... que cet arrangement ne peut être que temporaire. Je tiens une maison de pension pour jeunes filles de bonne famille ayant des recommandations... »

Esther était installée parmi nous depuis quelques jours à peine lorsqu'un soir, elle vint frapper à ma porte.

« J'peux entrer ? »

— Oui, bien sûr.

— J'te dérange pas ? J'peux revenir plus tard si tu veux.

— Non, entre. »

Son hésitation me surprenait. Aucune pensionnaire ne montrait autant de scrupules. On venait souvent m'emprunter quelque chose ou me raconter quelque aventure.

Esther s'assit près de la porte. Pour la mettre à l'aise, je lui demandai si elle se plaisait avec nous, si elle s'entendait avec Madame R, etc. N'obtenant pour toute réponse que des monosyllabes, je lui demandai carrément ce que je pouvais faire pour elle.

« Mélanie m'a dit que... »

— Oui ? »

Elle se passa la langue sur les lèvres à plusieurs reprises.

« En fait... J'me cherche du travail. »

Mélanie croyait-elle que je dirigeais une agence de placement ?

« À ton bureau, ils auraient peut-être besoin d'une réceptionniste... »

Et brusquement, elle se mit à parler très vite comme si une digue s'était rompue.

« J'ai été malade, mais ça va mieux maintenant. J'prends des pilules. Pas beaucoup ! Juste pour l'appétit pis pour dormir. Le docteur dit que j'peux recommencer à travailler. Seulement, j'veux pas retourner à mon ancienne place. En fait... »

Elle hésita. Encore une fois, elle s'humecta les lèvres.

« J'aimais pas tellement ça. Les autres me laissaient toutes les jobs plates, les affaires pressées. "Esther va s'en occuper. Hein, Esther ! Ça t'dérange pas ? Y'a personne qui fait ça comme toé..." La bouche en cœur. À cinq heures moins dix, y étaient toutes parties dans les toilettes se remet' du make-up. À cinq heures une, y restait pus personne. C'tait moi qui finissais leur travail. J'en pouvais pus. »

Elle s'humecta les lèvres, me regarda un moment puis, prenant une grande respiration, comme quelqu'un qui va plonger, elle ajouta :

« J'l'ai pas dit à Madame R, mais j'ai deux p'tites filles. Veux-tu voir leurs photos ? »

Comme j'acquiesçais, davantage pour lui faire plaisir que par curiosité, un sourire illumina sa figure. Elle tira de son sac les portraits de deux fillettes, l'une blonde et l'autre roussâtre.

« Ça, c'est Monique, elle a quatre ans. L'autre, c'est Diane. Elle va avoir trois ans en septembre.

— Elles sont avec leur père ?

— Non... » Elle hésita, tira sur les manches de sa robe comme une couventine timide puis ajouta : « Elles sont à la campagne. Leur père pis moi, on s'voit pus. »

Elle se passa encore une fois la langue sur les lèvres et détourna la conversation.

« On vivait dans un deux-et-demi. Moi, j'appelais ça mon un-et-trois-quarts. On restait en bas... en bas complètement. Les fenêtres étaient au ras d'la rue. On voyait l'soleil entre les jambes des passants. Fallait que j'ferme les rideaux... J'pouvais pas supporter ça. »

Elle parlait d'une voix saccadée et reprenait son souffle constamment. À tout moment, elle s'humectait les lèvres.

« J'avais pas les moyens de déménager. Pis y a six mois... » Elle tira mécaniquement sur les manches de sa robe. « J'ai fait une dépression. J'ai perdu mon ouvrage... Mais maintenant ça va mieux ! J'prends presque pus d'pilules. Le docteur a dit que... Faut que j'me trouve du travail. Pour les p'tites, tu comprends... C'pour ça qu'j'pensais que p'têt... »

— Leur père ne te verse pas d'allocations ?

— J'veux pus rien savoir de lui. De toute façon, y'a pas d'argent. »

Son ton catégorique mit fin à la conversation. Je promis de m'informer.

À quelque temps de là, un soir en rentrant d'une promenade, j'entendis des pas derrière moi. D'un regard, je vis la rue déserte, mal éclairée et je me rappelai les conseils qu'on m'avait prodigués quand j'étais partie pour la ville.

« Ne t'aventure pas dans les ruelles sombres. Méfie-toi des raccourcis... »

Au début, je me montrais prudente, mais avec le temps, je m'étais enhardie. Je prenais plaisir à me promener seule le soir, dans les rues devenues silencieuses.

J'entendais les pas se rapprocher. Il ne me restait que trois rues à franchir bordées de hauts murs de pierre — l'église, l'école et le parc. Je hâtai le pas. Le sang me bourdonnait aux oreilles. Je n'osais même pas me retourner tant j'avais peur.

Tout à coup, il me sembla que je n'entendais plus rien, plus le moindre bruit. Je m'étais inquiétée inutilement. Mon imagination m'avait joué un tour. Il n'arrivait jamais rien dans ce quartier-ci. J'étais seule, ni poursuivie ni menacée. J'aurais ri de mes frayeurs si brusquement un homme n'était apparu devant moi.

Au coin de la rue, il avait dû entrer dans le parc. Tandis que je ralentissais, rassurée, il m'avait dépassée pour ressortir par la porte taillée dans la muraille qui sépare le parc de la rue.

Le cœur me monta dans la gorge. Cinquante pas à peine me séparaient de la maison de pension mais il y avait cet homme sur mon chemin dont le visage dans l'ombre prenait un aspect sinistre.

Je me sentais privée de souffle et de voix. Pourtant, il y avait à peine cinquante pas...

Je voulus descendre dans la rue pour l'éviter quand il me saisit par le bras et, me plaquant contre le mur, appuya un couteau sur ma gorge. Je sentais la pierre dans mon dos, la lame froide sur ma peau ; pourtant ces sensations m'étaient moins pénibles que le souffle de l'homme sur mon visage.

« Tu vas y donner un message.

— Quoi ?

— Un message. C'pas compliqué. » Il haussa le ton. J'entendais bien mais je ne comprenais pas.

« À qui ? »

— C'est moé qui parle. »

Il me poussa de nouveau contre la muraille. J'attendis. La peur décuplait mes sens. Il était collé contre moi, je sentais la chaleur de son haleine sur ma peau, je voyais ses yeux extrêmement brillants dans l'obscurité et j'entendais au loin les bruits de la ville. Quelque part dans le parc, un grillon bruissait.

« Dis-y que j'sais qu'est là. Dis-y qu'chus pas pressé. A s'en tirera pas d'même. T'as compris ? » Il me secoua par le bras.

« Oui. »

Et brusquement, l'homme disparut comme il était venu, se fondant dans la nuit. J'étais seule — plus personne, plus de couteau —, le vent avait balayé la chaleur de son haleine. Je restai immobile, appuyée au mur, surprise de m'en être tirée à si bon compte. Puis je me mis à courir et franchis en un moment l'espace qui me séparait de la maison de pension. Je verrouillai toutes les portes pour mettre autant d'obstacles que possible entre cet individu et moi. C'était un fou à n'en pas douter. « Plus jamais », me disais-je à satiété. Je tombai assise dans l'escalier, mes jambes flageolantes ne voulant plus me porter. C'est alors que le message de l'homme me revint à la mémoire et sans réfléchir davantage, je montai chez Mélanie.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu en fais une tête. »

— Il y a un individu qui se tient aux abords du parc et qui confie des messages aux passants.

— Qu'est-ce que...

— Il prétend savoir que quelqu'un se cache ici et affirme que cette personne ne s'en tirera pas comme ça. »

Mélanie pâlit visiblement.

« Est-ce que je me trompe en pensant que ce message s'adresse à Esther ? »

— Non.

— Si tu m'expliquais ce qui se passe.

— C'est son mari. Il y a longtemps qu'elle essayait de le quitter. Bien avant sa tentative de suicide... Elle a profité du fait qu'il était en prison, mais il a bénéficié d'une remise de peine — ou quelque chose comme ça. Maintenant, il veut reprendre leurs enfants. Je l'ai rencontré moi aussi. Il a dit qu'il allait la tuer.

— C'est à la police qu'il faudrait raconter tout ça !

— Esther ne veut pas. Elle a peur...

— En attendant, il va ameuter toute la maison et probablement mettre sa menace à exécution.

— Elle doit partir bientôt. »

Le lendemain matin, la mine défaite d'Esther indiquait clairement qu'elle était au courant de l'incident de la veille. Elle ne disait rien, mais elle faisait peine à voir.

Nous étions à déjeuner quand la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Mélanie et moi, nous échangeâmes un regard affolé. Si c'était l'homme ? Un coup d'œil à Esther suffit à me convaincre qu'elle avait eu la même pensée.

« Qui peut bien venir sonner à une heure pareille ? »

Une des pensionnaires alla répondre et revint quelques instants plus tard :

« Mari-Lou, c'est pour toi. »

Du coup, je recommençai à respirer.

« Blond ou brun ? »

— Blond, j'crois...

— Elle en a combien comme ça ?

— Mademoiselle Duquette, vous ne vous sentez pas bien ? »

Esther était blanche comme un drap. Ses mains tremblaient si visiblement qu'elle dut les cacher sous la table.

« Je n'ai pas très bien dormi cette nuit... la chaleur... »

Sa voix n'était qu'un souffle. Elle se leva en marmonnant des excuses et sortit. Au bout d'un moment, Mélanie se leva à son tour et quitta la pièce.

Pendant une semaine, nous restâmes sur le qui-vive. Chaque fois que retentissait la sonnette d'entrée, la même peur me saisissait...

La fin de semaine suivante, je fus invitée par des amis. Quand je revins, après quatre jours d'absence, je trouvai Madame R aux abois.

« Si j'avais su... »

Les incidents de la semaine précédente étaient loin dans ma mémoire, je ne pensais plus à Esther.

« C'est bien la dernière fois que j'héberge une pensionnaire sans prendre de références. »

Mari-Lou avait-elle enfreint un règlement ? Un garçon avait-il réussi à s'introduire dans la maison ?

« Quant à mademoiselle Lanson, elle ira se chercher une chambre ailleurs. Je la mets dehors. »

— Mélanie ?

— C'est elle qui nous a amené cette... cette va-nu-pieds...

— Que s'est-il passé ?

— La police, l'ambulance... Des inspecteurs, partout...

— Que s'est-il passé ? » Je hurlais presque.

« Elle s'est pendue, la garce ! Dans ma maison ! »